

DES EMBALLAGES, DONC

Odette Belaski

raconter la vie

Ca va faire une semaine que j'ai un boulot de merde. Je l'ai trouvé en deux jours chrono parce que je devais vraiment le trouver en deux jours chrono. Mon boss s'appelle Mordechai, il a une super coiffure, une kippa sympa, des tsitsit qui pendent nonchalamment de son talit, et on ne se sert pas la main parce que je suis une femme et que c'est un homme. Alors qu'en vrai, ma formation et ma passion c'est les caméras. Mais là, je vends des emballages. Toutes sortes d'emballages.

Ca va faire un peu plus d'un an que j'ai terminé l'école de cinéma et que je galère un peu. Suite à quelques contrats étranges, des chèques qui n'arrivent pas vraiment en temps voulu, et des boulots qui ne durent jamais, je me suis retrouvée à ne plus pouvoir payer mon loyer et mes factures après l'été 2013.

Je continue à faire beaucoup de tournages. Non rémunérés pour la plupart. Car c'est ainsi que ça fonctionne. Il faut travailler beaucoup.

Je ne suis pas seule dans cet état de fait un peu pourri : on est beaucoup à sortir de l'école, à enchaîner des petits contrats, en ayant un boulot alimentaire à temps plus ou moins plein pour s'assurer de payer le strict minimum de nos vies. J'ai des amis serveurs, d'autres qui testent des jeux vidéo. Moi, j'ai juste beaucoup de talent à trouver des jobs assez inattendues et surtout, je n'ai aucune expérience en restauration.

J'ai trouvé l'annonce sur craigslist. Une des annonces super sketch à laquelle mon désespoir m'a fait répondre. Au départ c'était pour faire de la vente au porte à porte. Le mec m'avait appelée, je ne lui avais pas menti. « Je suis freelance mais en ce moment les contrats ne rentrent pas trop alors je cherche une alternative et je suis extrêmement motivée ». Le loyer, quoi. Il m'a fait répéter le mot « freelance » et m'a dit qu'il rappellerait bientôt.

Mais le lendemain matin Moshe m'envoyait un email pour que l'on se rencontre. Je vois dans sa signature le nom d'une entreprise avec un site internet. Je vais voir le truc. Des emballages, donc. Ca a l'air d'exister pour de vrai, ils ont une adresse dans le Mile end, je m'en doutais un peu. Le Mile-end c'est le quartier de Montréal où se mélangent les hipsters et les juifs hassidiques, comme à Williamsburg à New-York, mais en version Québec un peu plus réduite.

N'ayant pas de nouvelles des autres jobs auxquels j'avais postulé, et un peu rien d'autre à faire, je pars voir Moshe avec plein de CV retravaillés en style « job alimentaire » pour chercher aussi sur la route.

Je n'y crois pas trop, je n'ai pas exactement le profil d'une vendeuse d'emballages au porte à porte.

J'arrive dans une sorte de show-room/entrepôt au fond d'une rue près du rail de chemin de fer. Je demande à voir Moshe, et on me fait monter à l'étage.

Dans le vieil escalier en bois, je croise une jeune fille vêtue à la mode hassidique qui me regarde étrangement. Elle me confirme que pour Moshe, il faut aller en haut.

On me fait m'asseoir dans une sorte de salle d'attente bien vide avec des fleurs dans des pots sur lesquels les étiquettes de prix n'ont pas été retirées. Sur le mur, un certificat de « good business » décoloré qui a 10 ans.

Moshe arrive, je me lève pour le saluer et tend la main. « We don't shake hands », il s'écarte. Oui, c'est clair on a beau le savoir, quand on est pas habitué, c'est différent. Il me pose des questions d'entretien plutôt banales pendant quelques minutes puis part voir son « big boss ». Après un moment, il revient et m'invite à le suivre.

Une large table autour de laquelle, Moshe, le big boss – qui semble avoir dépassé les 70 ans – et d'autres hommes me scrutent. J'ai un peu l'impression d'être dans un film. Le Parrain version hassidique. Ils sont tous impressionnants, mais je trouve ça aussi un peu cool, car très décalé. Après toutes ces années à les croiser dans les rues de Montreal sans connaître grand chose d'eux, me voilà enfin assise avec eux. Le big boss me repose les mêmes questions que Moshe. Il est très intéressé par mes activités cinématographiques, il aimerait avoir une vidéo promotionnelle pour son site internet. Ils discutent entre eux et décident que ce serait bien que je commence à travailler dans les bureaux avant qu'on m'envoie sur la route, pour que je puisse me « familiariser avec les produits ». Je les prévient que je n'ai pas de permis de conduire, mais ça ne semble pas les choquer. Je suis prête à commencer lundi prochain et ça leur plaît beaucoup. « It's a family business here, we are all very close to each other. » Je leur souris et leur dis que cela me plaît. Ma famille, elle est trop loin.

Avant de partir, ils veulent me présenter à Tania, qui, semble-t-il, serait ma superviseuse directe.

Tania est une femme dans la cinquantaine avec des cheveux gris et d'imposantes bottes en vinyle. Elle me dit que ça fait longtemps qu'ils cherchaient quelqu'un, que c'est vraiment bien qu'ils m'aient trouvée. Elle me montre le show room pour que je voie ce qu'ils vendent exactement. Toutes sortes de boîtes et présentoirs à bijoux, des papiers d'emballages, des rubans, des boîtes. Tania parle français avec un fort accent arménien, et switche parfois à l'anglais quand elle ne trouve pas ses mots. Ou alors elle remplace le mot par « chose ». « Tu vois ça c'est les... Les choses pour les costumes de mariés ». Elle pointe des présentoirs à bijoux. « Tu sais, Swarovski ? Bon, ça c'est la nouvelle collection, les choses pour les bijoux, on a copié mais c'est pareil, moins cher. » Ok ok.

Elle me donne une pile de catalogues, en français et en anglais et me conseille de prendre des notes en les regardant chez moi.

Je pars un peu sonnée. Mais bon j'ai trouvé un job pour le moment. Et j'ai trois jours pour essayer ailleurs si je ne veux pas aller là. Sauf que les prochains jours, je suis en tournage en fait.

En sortant je me sens étrangement soulagée d'avoir trouvé du travail, mais je réalise aussi que personne ne m'a vraiment expliqué en quoi consisterait mon travail « dans le bureau ».

Avant de rentrer chez moi, je passe prendre un café chez des amis monteurs Tamara et Faisal. Ils suivent mes déboires depuis quelque temps et me trouvent parfois des contrats. Le dernier en date fut un peu calamiteux. Une réalisatrice folle s'est lancée dans un long métrage sans équipe ; au bout de trois jours, elle m'a virée avec mon chef opérateur en m'envoyant une lettre d'insultes délirante. Bien entendu, être payée pour trois jours au lieu de deux semaines a quelque peu changé mes plans. Et à peu près aucun recours possible en tant que « travailleuse autonome ». Quand je leur dis ce que je viens de trouver, je les sens heureux pour moi autant que désolés. Comme dit Faisal quand je lui explique ce que fait cette entreprise, « Someone has to do this. » Lui, son premier job en arrivant à Montréal c'était du porte à porte. Tous deux sont passés par ce que je vis, et ils ont juste quelques années d'avance sur moi.

Je passe mon week-end sur un tournage étudiant non rémunéré. Je devais d'abord ne tourner que le samedi en après-midi/soirée. Puis la fille réalise que le dimanche elle n'a personne pour assister sa chef opératrice et me

supplie d'accepter. J'accepte trop tôt. On termine à 4 h du matin au lieu de minuit et en rentrant chez moi je n'ai aucune envie de me retrouver avec la même équipe le lendemain.

J'y vais tout de même puisque j'ai dit que j'y serais. Tout est en retard, la chef opératrice ne sait pas bien ce qu'elle fait et je me sens mal de lui donner des conseils qu'elle prend d'ailleurs très mal. Je préfère me taire et annonce à la première assistante que comme on avait prévu de terminer à 17h et que j'ai été prévenue moins d'un jour à l'avance, je partirais à 18h car j'avais des obligations. A ce moment précis je suis fauchée comme jamais, on me donne des pitas et du houmous à manger entre deux prises comme repas. Ce que je fais ce jour là ne me passionne pas, et je pense très fort à la journée qui m'attend le lendemain.

Lundi matin. Tania m'a donné rendez-vous au premier étage du bâtiment. Je frappe à la porte, personne. Une jeune femme arrive, je lui dis que je viens travailler ici et que j'ai rendez-vous avec Tania, elle me fait attendre dans la même salle d'attente où j'ai passé mon entretien avec Moshe.

Quand Tania arrive et qu'elle me fait entrer dans la salle du service à la clientèle, je découvre un monde alternatif, constitué d'une double rangée de cubicules d'un mètre sur un mètre, surplombés d'un amas informe de câbles ethernet grossièrement attachés les uns aux autres qui serpentent tout le plafond, accrochés ci et là par des petits fils de fer fragiles, et pendant dangereusement à certains endroits.

Tania me fait faire le tour et me présente à tous, d'après ce qu'elle dit, je vais donc faire partie de l'équipe du service à la clientèle, comme les autres filles dans les minuscules cubicules.

Je m'assois avec elle à son bureau pour découvrir comment fonctionne leur grande base de données pour la prise des commandes d'emballages. C'est plutôt simple. Elle me montre aussi où est situé l'horodateur car je dois poinçonner ma carte d'horaires tous les matins et soirs, en me donnant son « petit secret » : s'il est presque 5h45 quand je vais partir, elle me conseille de tourner un peu en rond en attendant qu'il soit vraiment 45 parce que « ici ils te payent au quart d'heure ». « Oui, tout compte ici hein. » ajoute-t-elle en souriant. Je calcule que le fameux quart d'heure évoqué représente une somme plutôt ridicule mais je la remercie

d'avoir partagé son « petit secret » avec moi. J'ai toujours su les garder, les secrets.

Après m'avoir montré comment entrer les commandes, Tania reçoit des appels et me dit qu'elle est occupée, que je pourrais m'asseoir aux côtés de Bhakila, la fille croisée plus tôt ce matin. Mais Bhakila me dit qu'elle est débordée. Je me retrouve avec Shaila – une femme hassidique semblant avoir la quarantaine avec sa perruque et ses vêtements d'un autre temps. Mais je la soupçonne de n'avoir que la trentaine. Elle est surexcitée et parle sans arrêt. Parfois elle s'adresse à moi, mais sans me regarder, toujours rivée à son ordinateur. Elle passe 10 commandes en même temps, téléphone coup sur coup à ses clients qu'elle semble tous bien connaître. Je lui demande depuis combien de temps elle travaille là. « Cela fait 10 ans, tout ce savoir-faire viendra mais cela prend du temps. » ajoute-t-elle. Lorsqu'elle est au téléphone, elle agite le curseur de sa souris en faisant des petits ronds frénétiques sur son écran d'ordinateur. Elle me fait un peu peur. Elle parle un français approximatif avec ses clients francophones et me demande conseil pour rédiger des emails en français. Je lui écris quelques phrases et elle se retourne finalement vers moi et me dit « I see... You're a genius. » Elle continuera ainsi à faire référence à mon statut de « genius » pour me poser des questions de français pendant un temps, avant de m'inviter à partir car elle va « prendre une pause pour manger un peu ». « You don't want to look at me eating, right ? I don't think you want to see that. » Non, effectivement. Elle ouvre sa boîte de conserve qui contient des sortes de sardines noyées dans une sauce rouge gluante et je repars vers Tania. Tania semble embêtée que je revienne vers elle. « Tu fumes ? Tu peux aller fumer peut-être ? ». Je vais donc fumer, par docilité.

Dehors, je fais la rencontre de Marc. Marc travaille là depuis 2 semaines au département du crédit. C'est un des seuls québécois « de souche » qui travaille dans la compagnie. Il habite à Laval et a été placé là par l'agence pour l'emploi, son chômage se terminait bientôt et il lui fallait un truc rapidement. Il est satisfait de son sort car l'agence le paie à la semaine, mais c'est l'entreprise la plus chaotique dans laquelle il a eu l'occasion de travailler, me dit-il.

Il est le « chien de garde » et doit appeler tous les mauvais payeurs pour réclamer l'argent. Depuis mon arrivée ce matin je l'ai entendu crier sur de

nombreux clients au téléphone. Il parle énormément, et il a beaucoup de choses à dire. Il aime crier en français et dans ce bureau on peut allégrement « insulter les juifs vu qu'ils ne comprennent pas le français. » Je préfère ne pas répondre. Marc ne sait pas que je suis juive, moi aussi. Il fait des blagues vaseuses sur le fait que les Juifs contrôlent tout le marché bijoutier dans le monde notamment parce que dans « jewellery », il y a « jew ». Mais visiblement ce qui l'agace le plus au monde, ce sont les Arabes. Il les compare à la peste et est persuadé qu'ils sont tous extrémistes, mais n'en connaît visiblement aucun. Quand je lui dis que j'ai grandi en banlieue parisienne et que j'ai plein d'amis Arabes qui ne sont pas des terroristes, il change de sujet pour faire des blagues misogynes sur les filles qui passent dans la rue. OK, Marc. OK. On va décidément bien s'entendre, tous les deux.

Je reviens de ma pause, pas hyper reposée. Je passe tout le reste de la journée avec Bhakila. Je suis juste là, à la regarder travailler, assise sur une chaise devant son cubicule. Elle prend des commandes, m'explique parfois brièvement des choses avec un ton très méprisant. J'ai l'impression qu'elle me fait une fleur à chaque fois qu'elle s'attarde sur une fonction dans le système de prise de commandes. Elle me fait sentir qu'elle me donne accès à ses astuces en me jugeant comme si on faisait un truc super important et techniquement complexe. Je comprends peu à peu que c'est surtout le système en question qui a de grosses lacunes et que ces « raccourcis » sont des choses qui permettent de se servir du système avec ses défauts, et que cela consiste notamment en une foule de choses répétitives et de double voire triple vérifications qui auraient pu facilement être automatisées mais qui ne le sont pas. Bhakila étant elle aussi une très ancienne employée, elle connaît tout le fonctionnement par cœur. Mais à ma grande surprise elle ne semble pas trouver cela étrange que, par exemple, les inventaires ne soient jamais à jour et que chaque commande passée nécessite un voire plusieurs appels au client car nous n'avons pas la marchandise commandée. La perte de temps est considérable, et le travail bien fastidieux.

Je remarque que Shaila n'est pas la seule à manger dans son cubicule. J'aperçois d'autres employés qui grignotent dans des Tupperware, face à leurs ordinateurs. Quand finalement on me dit que je peux prendre une pause pour manger, je vais dans la cuisine faire chauffer mon repas. Cette

cuisine est une sorte de débarras ou sont entreposés un mix de boîtes d'emballages et d'appareils informatiques obsolètes. Effectivement, personne n'a l'air de manger ici. Mais il y a tout de même une petite table et une chaise, donc je m'assois là, pour ne pas manger dans mon cubicule pendant les 30 minutes de pause non-rémunérées qu'on m'accorde.

Tania me dit que le lendemain il faudra venir un peu plus tôt, on va avoir une petite réunion avec « toutes les filles » du service à la clientèle à 8 heures.

Le soir je rejoins Max, un de mes amis de l'école de cinéma, pour aller boire une bière. Lui aussi est dans une situation très difficile et il cherche n'importe quoi pour payer sa carte de crédit. Sa fascination pour la religion juive ressurgit quand je lui dis où je bosse depuis le matin. Je lui demande d'attendre que je sois un peu plus pote avec les hassidiques pour envoyer son CV.

La réunion du lendemain a lieu dans une pièce annexe à la cuisine. Toujours ces tas informes de marchandises et autres objets incongrus. Et une grande table ovale au milieu. Tania nous a apporté des gâteaux casher et du café. « Il y a du lait casher, ne vous inquiétez pas » dit-elle lorsque nous arrivons.

Mordechai dirige la réunion. Visiblement certains clients se sont plaints et il veut que tout soit nickel pour la période des fêtes – leur plus grosse période de l'année en terme de ventes. Les autres employées du service à la clientèle font très librement remarquer tout ce qui ne fonctionne pas. Et il semble que la liste est longue. On dirait des gens en train de tenter de comprendre comment faire fonctionner une entreprise de vente en gros. Mordechai semble n'avoir aucune expérience et a une manière de procéder plutôt farfelue. Il distribue des listes d'objets discontinués sur papier, listés par numéros d'objets, sans même de photos. Je me demande bien ce que je vais en faire. Il veut qu'on propose ces objets là à la vente pour s'en débarrasser et il promet 10 % des ventes dans nos poches si on en place. Shaila se plaint que toutes les commandes comportent des back orders. Si je comprends bien, jamais une commande ne peut être réellement livrée en entier car la marchandise manque. J'écoute sagement la réunion jusqu'à la fin. A côté de moi, il y a Abigail, la fille responsable du design. Elle fait un peu de photoshop pour montrer aux clients de quoi leur logo aura l'air sur tel

ou tel sac.

A la fin de la réunion, je me retrouve avec elle à manger les gâteaux que personne n'a mangé pendant la réunion. Elle engage tout de suite la conversation. Elle est ukrainienne et travaille là depuis quelques mois. Ça l'impressionne beaucoup quand je lui dis que mon vrai métier c'est de m'occuper des caméras sur les tournages. Elle ne comprend pas vraiment ce que c'est mais je sens qu'elle commence à s'imaginer des trucs pas très réels. Elle me dit que ses parents ne sont pas pratiquants, seulement sa mère est juive mais c'est elle seule qui a décidé de pratiquer la religion en arrivant au Canada. Je lui dis que moi aussi, seule ma mère est juive et qu'on est pas une famille de pratiquants mais que mes grands-parents parlaient yiddish tout comme la majorité des gens au bureau ici. Elle sautille sur place. « Oooh tu es juive toi aussi ? Tu devrais venir pour Shabbat. Mais attends, tu es VRAIMENT juive hein ? Tu sais qu'on ne peut pas conduire et prendre le métro pendant Shabbat ? Mais on a une chambre de libre chez nous, tu pourrais venir le vendredi soir. » Dans quoi je m'embarque ? Elle est en train de tout organiser pour me ruiner un samedi alors que je n'ai rien demandé. Je lui dis que ce sera avec grand plaisir, mais pas ce samedi car j'ai des choses de prévues.

Le soir, une fille passe chez moi acheter un de mes projecteurs super 8 que j'ai mis en vente sur craigslist. Je l'aimais bien ce projecteur. Mais bon, ça va me permettre d'acheter de quoi faire des repas pour toute la semaine. La fille est très sympa, elle veut permettre à son copain de voir ses super 8 de famille, je lui donne une adresse pour faire numériser ses films. Elle ne discute pas le prix, parfait.

La semaine dans les emballages passe. Étrangement, mais elle passe. Entre des longs moments où je n'ai absolument rien à faire, d'autres où je peux m'asseoir devant le cubicule d'une collègue et la regarder travailler pour tenter de tout comprendre. Et les cigarettes que je vais fumer de moins en moins avec Marc, parce que ce n'est pas très reposant de fumer avec lui. Souvent, à la fin de la journée, Mordechai ou Morris, un des fils du boss, viennent me demander si je suis heureuse de travailler là. À chaque fois c'est un gros malaise parce que non, je ne suis pas heureuse de travailler là, non, et la question est un peu grossière.

Le vendredi soir, je dois embarquer sur un tournage comme seconde assistante caméra avec des bons amis de l'école. Ce n'est pas payé, il faut que j'apporte mon lit gonflable et des couvertures, mais mon amie va me donner 100 \$ « honorarium », ce qui ne se refuse pas.

Un tournage en 16mm, chose plutôt rare ces temps-ci. Cela fait 1 an que je n'ai pas travaillé sur un tournage de fiction en pellicule. On travaille avec une Aaton xtr et je suis enthousiaste rien qu'à l'idée de charger les magasins de film frais. En plus on part tourner à 2 heures de Montréal dans un chalet tout le week-end. Mon lift doit arriver vers 21h, et je me dis que ça me laissera du temps pour arriver, rencontrer le monde que je ne connais pas et qui est déjà là depuis une journée, et me reposer avant le call du lendemain matin à 5h du matin.

Mais la réalité est autre. Souvent.

Ania, la fille qui doit venir me chercher arrive finalement vers minuit. C'est une tornade. Visiblement elle n'a pas dormi la nuit dernière et a rushé toute la journée déjà. La voiture est minuscule et je dois faire rentrer mon sac d'assistante, mon sac de voyage avec mes affaires pour 3 jours, des couvertures, et un matelas gonflable. L'actrice est déjà dans la voiture, et on part chercher la fille responsable du catering qui va sans doute embarquer une tonne de nourriture pour subvenir aux besoins de plus de 10 personnes pendant 3 jours. Anita hurle, elle a un style bien à elle. Sa voiture pue le vieux parfum bas de gamme et est rempli d'un mélange d'icônes chrétiennes super cheap et de vieux sacs à beignets Tim Hortons. Elle conduit n'importe comment, s'excuse constamment en expliquant sa journée, en disant que « d'habitude elle n'est pas du tout comme ça » et que « c'est dommage qu'on se rencontre à un moment pareil ». Tout ça a un certain charme. Je suis montée à l'avant quand j'ai compris le truc. Je veux absolument être celle qui ne va pas s'endormir et vérifier qu'elle ne nous fout pas dans un fossé.

En allant chercher la fille de du catering, alors qu'on est presque devant chez elle, un homme nous arrête en faisant de grands signes au milieu de la chaussée. Je crois d'abord que c'est juste un fou, mais non, il y a une personne allongée à terre qui semble en très mauvais état. Ania a son brevet de secourisme, qui l'eut cru. Elle s'arrête direct, bloque les portières, nous dit « Personne ne bouge, personne ne sors » et me balance son cellulaire en

gueulant « call 911 ! » J'appelle et explique la situation, Ania prend le relais et explique de manière un peu plus affolée à grands renforts de franglais. Elle baisse sa vitre et parle au gars qui nous a arrêté qui avait déjà appelé les secours. On attend, parce que « Il faut s'assurer que les secours arrivent ». Des voitures tentent de passer, Ania sort en criant et les fait reculer avec une force assez hallucinante. Elle peste contre ces gens qui n'ont aucun respect et ne comprennent rien à la situation. Les secours arrivent enfin, Ania avance un peu et sort pour avoir l'autorisation de partir des secours.

On redémarre. Quelques mètres plus loin, la fille est là, devant sa porte les bras chargés de paquets, avec son copain à côté qui tient un petit matelas. Ania nous fait tous sortir et on réorganise une dernière fois toute la voiture. Au final je suis avantagée à l'avant, les filles à l'arrière sont complètement bloquées entre le matelas, une caisse d'œufs et des sacs qui n'entraient plus dans le coffre. Ania me demande si je veux un café en buvant son Tim Hortons. Je la remercie mais non, on est pressé. Elle insiste, me regarde en souriant « I know you want one. » Ok j'accepte, après tout il faut bien que je reste éveillée sinon on va peut être tous mourir alors oui. « You see, t'en voulais un, alors pourquoi tu le dis pas hein ? Je pourrais pas toujours lire dans tes pensées. »

On arrive au drive-in du Tim Hortons, Ania gueule dans le micro qu'elle veut un petit café « mais chaud cette fois » parce que le dernier elle l'a bu froid. La fille ne comprend rien et nous dit d'avancer. Ania lui ressort sa blague du café froid, mais il est 1h du matin et on est dans un Tim Hortons en bordure d'autoroute. « Anything else ? » « Yeah man, one million dollars, please ! » Finalement l'humour de Ania a déridé la serveuse. On repart, on boit nos cafés chauds bien dilués en fumant des cigarettes dans tous les sens et en faisant mine de recracher la fumée vers le toit ouvrant ouvert sur un centimètre.

On arrive donc au milieu de la nuit dans un charmant chalet. Mon amie Clara nous accueille en pyjamas, tout le monde dort, à beaucoup par pièces il semble. Je suis exténuée et je pense seulement à mon matelas que je dois gonfler avec une pompe manuelle au milieu d'une maison où plus de 10 personnes dorment profondément. Je fini par aller dans la petite salle de lavage du sous-sol et je gonfle mon matelas avec Clara là avant de

finalement m'étaler dessus et m'endormir.

Le réveil du lendemain à 5h du matin est étonnement facile. Je rencontre l'équipe pas très réveillée, et on part assez rapidement sur les lieux du tournage, en plein milieu d'une route où la neige est déjà apparue en ce début d'hiver québécois.

La journée durera jusqu'à 2h du matin et j'aurais finalement tout loisir de ressentir la fatigue que j'avais contourné le matin. La seconde journée est plus relax, on dépend vraiment du soleil pour tout tourner. Je sais d'avance qu'à 16h30 on devra cesser de tourner car il n'y aura plus de lumière. La journée passe effectivement très vite et on a droit à une bien belle soirée à profiter finalement du chalet super classe dans lequel on est. Plus tard dans la soirée, Ania me raccompagne sur Montréal avec deux autres membres de l'équipe. On est tous bien fatigués, et on a tous bien bu. Ania me fait une démonstration de sa technique de conduite de nuit « spécial hiver ». Elle roule à cheval entre deux voies. Elle m'explique que c'est bien plus sécuritaire car avec le verglas qui se forme là ou les voitures roulent, on fait mieux de rouler là où ça accroche mieux. C'est à dire bien à cheval sur 2 voies, en espérant que personne ne nous rentre dedans, « mais de toute façon là il n'y a personne ». Je rentre chez moi, je laisse mes sacs à terre dès que j'ouvre la porte et vais direct dormir.

Je dois me lever le lendemain matin pour vendre des emballages.